

LIBERTANGO

DE FRÉDÉRIQUE DEGHELT



“Libertango” est le morceau de musique le plus connu d’Astor Piazzolla, bandéoniste et compositeur argentin. Il a été composé et publié à Milan en 1974. *Libertango* est un mot-valise composé de *libertad* (*liberté* en français) et de *tango* qui marque l’évolution du musicien du tango classique vers un tango

plus personnel. L’auteure Frédérique Deghelt a choisi ce mot comme titre de son dernier roman. C’est le rythme de cette création qui scande son écriture, une mélodie sur laquelle elle apprend en même temps à danser.

La musique est l’âme du livre. Et c’est ce tango qui changera la vie de son héros Luis Nelta-Burgo, né en Espagne en 1935 et vivant à Paris. Lorsque le jeune homme de vingt ans entendra pour la première fois ces notes entraînantes, ce sera un jour de désespérance. Handicapé du côté gauche, la démarche claudicante, la diction heurtée, la souffrance physique toujours présente, il est, depuis sa naissance, le déshonneur de son père qui le rejette ; la tristesse de sa mère incapable de consolation ; et la répulsion de sa sœur aînée à qui il fait horreur. Au sortir de l’adolescence, il a bien tenté de travailler pour prouver à sa famille qu’il n’était pas un poids inutile. Mais sa maladresse le fera virer. Accablé par la honte, il se traînera sur un quai de Seine quand il sera saisi par le son du bandonéon. Il sera happé par la mélodie qui résonnera à l’unisson de son cœur en pleine débâcle. Son unique consolation jusqu’alors a toujours été d’écouter une petite radio d’où se déversaient toutes les musiques du monde. Ce soir-là encore le chant de l’instrument qu’il ne reconnaît pas l’apaisera et il ne résistera pas à son appel.

Quand commence le roman, Luis Nelta-Burgo est un chef d'orchestre mondialement connu. Malgré ses réticences — à quatre-vingts ans est-ce l'approche de la fin ? — il a fini par accepter de rencontrer une journaliste qui désire écrire sa biographie.

La forme du roman se déploie alors entre les enregistrements audio et vidéo recueillis par Léa, la biographe, les carnets que Luis a commencés après avoir quitté sa famille, et les lettres qu'il écrit à celle qu'il considère comme sa fille, Eva. Le face-à-face de l'artiste et de Léa, qui l'écoute et parfois l'interroge, engendre une tension entre la mouvance des souvenirs que la mémoire peut toujours déformer et l'objectivité des documents existants, tous les témoignages écrits ou filmés sur la carrière et la vie du chef d'orchestre.

Frédérique Deghelt a elle-même été réalisatrice de documentaires sur les sciences, au côté de Michel Cimes, dans l'émission « Questions de Sciences » ⁽¹⁾. Le travail de la journaliste est une expérience qu'elle connaît. Elle en a rencontré les pièges, s'est posé la question du regard. Qui regarde qui, entre l'intervieweur et l'interviewé ? Où se situe le réel dans la confrontation de ces deux subjectivités ? Pour le livre, elle est l'auteure, elle mène le jeu. Et, si elle laisse les personnages se libérer souvent de son joug, elle a une idée précise de ce qu'elle veut faire ressentir. L'effet de la musique sur celui qui la fait exister, les traces qu'elle laisse dans le corps et le cœur de celui qui la reçoit. La romancière fait naître des pages de sensations et d'émotions propres à chaque partition, à chaque compositeur, à chaque orchestre, à chaque lieu de concert, à chaque spectateur, celui que devient à son tour le lecteur.

Au moment où Luis Nelta-Burgo se laisse

guider par les accords de tango sur le bord de la Seine, il ignore encore que la rencontre inattendue avec Astor Piazzolla sera déterminante. Une porte s'ouvre qui ne se refermera plus.

Les souvenirs remontent. Luis parle dans le micro. Il n'y dira pas tout. Il ressent la nécessité d'écrire. Il ne sait pas encore ce qu'il fera de ce nouveau cahier. Il laisse faire. Affleurer des mémoires plus intimes, plus essentielles. Lui revient ce moment dans le studio d'enregistrement où Astor l'a entraîné. Il assiste à la séance. Il admire les musiciens mais la présence dont il prend soudain conscience, c'est celle de l'homme de dos qui les dirige. Le chef d'orchestre. *« Cet homme-là jouait d'un instrument multiple. Il jouait de l'orchestre »*. C'est une révélation. Un jour il dirigera non pas quelques instrumentistes mais de grands orchestres ! Et la certitude est telle que rien des difficultés évidentes qu'il devra surmonter ne lui apparaît sur le moment. *« Et son bras gauche, suspendu à des notes, redeviendrait vivant pour le temps d'un concert »*.

Luis n'en a pas fini avec la générosité d'Astor. Grâce à lui, il rencontre Lalo Schiffrin qui l'emmène à un concert de son professeur Olivier Messiaen avant de l'entraîner dans les fumées des clubs écouter les jazzmen. Luis absorbe tout. Composition colorée et habitée du premier et improvisations folles des seconds. Son bonheur est à son comble, croit-il. Comment imaginer ce qui l'attend encore ? Une entrevue décisive. Organisée par Astor avec Nadia Boulanger, professeur au Conservatoire. « Mademoiselle » est pianiste, organiste, compositrice, pédagogue. Elle accepte des élèves de tous les milieux, ne juge que sur leur envie d'apprendre et s'adapte à leurs capacités. A ses questions essentielles :

«*Pourriez-vous vivre sans la musique ?*» et «*Et si vous viviez pour elle, que voudriez-vous ?*», Luis s'enflamme. Il veut être tout ce que la musique veut qu'il soit. «Mademoiselle» l'invite à venir écouter ses cours. La vie de Luis devient lumineuse. Il décide de quitter sa famille qui veut s'y opposer et prend le risque de partir. En quelques jours, sa vie bascule. Seconde naissance.

«Echapper à sa famille quand on a passé vingt ans à être asphyxié par sa présence n'a rien d'une réussite. Ce n'est même pas un miracle. C'est tout juste le bon tempo. Et surtout, ça nourrit la suite», confie Luis devant le micro de Léa.

La suite ? Bien sûr, l'accès à la musique s'est ouvert. Le jeune homme se glisse dans tous les cours du Conservatoire même s'il ne pratique aucun instrument. Il boit les paroles des professeurs, emprunte livres et partitions. Mais sur le plan physique et matériel, les difficultés semblent incontournables. La haine de sa famille l'a poussé à se recroqueviller toujours plus. Son corps le domine. Et il se bat contre lui. Impossible de l'oublier même si, au Conservatoire, personne ne fait allusion à son handicap. Les professeurs font référence au fait qu'il a commencé les cours très tard. Trop tard ? Il faut garder la foi. En dépit de la honte et de la culpabilité toujours enfouies au plus profond. Par moments, il est presque impossible de garder espoir. L'argent aussi est vite devenu un problème. Parti avec presque rien de chez lui, l'urgence est de retrouver un travail. Un soir dans un cabaret, il se lie d'amitié avec un jeune couple. Tous deux le bouleversent par leur attention dénuée de toute pitié. Elle, Jackie, qui se destine à la kinésithérapie, lui parle de rééducation.

Une possibilité que personne ne lui a jamais signalée. Elle lui conseille des exercices. Lui, Lulu, travaille chez un disquaire qu'un de ses vendeurs vient de quitter. Il présente Luis au propriétaire que les connaissances musicales du jeune homme impressionnent au point de l'engager. Luis va pouvoir s'assumer, mais ne pourra plus suivre les cours dans la journée. Ce qui le poussera à prendre le risque de s'absenter parfois du magasin avec la complicité de Lulu.

«Mademoiselle» le laisse venir à chacun de ses cours et refuse catégoriquement d'être payée. Avec elle, tout est simple, enrichissant. Avec elle, Luis est heureux. Ce n'est pas toujours le cas. Dans le cours de direction d'orchestre, il se heurte à trop de théorie, à des exercices qu'il juge stupides. Lui qui sent instinctivement le phrasé, la nuance, le voilà embarqué dans de «la gestion de patrimoine». Il se reproche la détestation qu'il éprouve pour tous ceux qui privilégient la performance technique au détriment du ressenti et de l'âme. Dès qu'il le peut, il assiste aux répétitions, aux concerts, il s'imaginer à la place de l'homme sur l'estrade qui tient au bout de sa baguette les cent-quarante musiciens d'un orchestre philharmonique. Carlos Kleiber, Sergiu Celibidache, Leonard Bernstein, Claudio Abbado. Chacun avec sa singularité, ses envolées, sa lecture de l'œuvre. Il cherche, non pas à les imiter, mais à ressentir la gestuelle que la musique lui inspire. Ce qui ne l'empêche pas de décortiquer les œuvres, d'en écouter chaque note, sa trajectoire, sa tonalité, sa résonance.

«Un chef d'orchestre est un sculpteur de sons qui manie une matière inexistante et si émotionnelle qu'elle échappe à toute tentative de rationalisation... Le summum de la liberté

n'est pas quantifiable. Il faut oser choisir avec ce que l'on sent quand on dirige car la relation entre le geste et le son n'est pas de nature interprétable, on ne peut que la pressentir, la vivre... »

Luis réalise maintenant la facilité avec laquelle il aborde les partitions et leurs signes dont il perçoit immédiatement le mystère. Langage évident. « *Les notes me faisaient signe. Je lisais. Je ne déchiffrais pas* ». Chaque instant de liberté est désormais consacré à la délicieuse exploration de nouvelles oeuvres. Ravel, Stravinski, Bruckner ou Chostakovitch.

Mais la peur s'insinue. Luis Nelta-Burgo n'a aucune existence officielle au Conservatoire. Il est le passager clandestin de ce grand paquebot sonore. Il s'affole, s'énervé, frappe de rage les murs de sa chambre, remettant en doute l'année fulgurante qu'il vient de passer. Ces réactions de colère dont il n'a même plus conscience alertent sa voisine que le bruit empêche de travailler. C'est ainsi qu'il fait la connaissance de Victoire, une historienne venue à Paris pour des recherches. Handicapée elle-même, les jambes condamnées, elle l'écoute, l'encourage. Mais surtout, elle lui interdit l'apitoiement sur soi-même. « *Des jérémiades de mauviette !* » La leçon porte : une voisine aide un voisin qui à son tour devra aider le suivant. Elle lui fait prendre conscience de la chance qu'il a d'avoir découvert la musique en lui et de la solidarité dont il a bénéficié depuis qu'il a quitté ses parents. L'électrochoc est positif. Il ose se présenter au directeur du Conservatoire. Qui comprend sa situation. Mais pour être admis dans la maison, il n'a pas le choix, il doit jouer d'un instrument. Il profite alors de la création d'une classe de clavecin et de l'indulgence du

professeur qui lui choisit des morceaux faciles pour sa main gauche. Luis est donc officiellement intégré au Conservatoire. Il y passera des années qui lui permettront de se former à la direction d'orchestre.

Jusqu'au moment où, vingt après sa rencontre avec Astor Piazzolla, dix ans après son entrée au Conservatoire, le voici face au premier orchestre qu'on lui a confié. Et quel orchestre ! Un ensemble de bras cassés, fortement syndiqués, à l'exécrable réputation. Un orchestre régional qui n'existe que par la volonté d'un politique qui soigne sa communication grâce à son programme culturel. Comment mieux faire parler de soi que de se battre pour faire venir le seul chef handicapé ? Luis sait tout cela. Il ne prépare rien. Il attend d'être face aux musiciens pour trouver les mots. Il se place au même niveau. Lui a besoin de prouver qu'il est un vrai chef d'orchestre et que la musique qu'il offre est plus grande que lui. Eux d'effacer ce qu'ils sont devenus et de jouer une musique digne d'être écoutée avec admiration et respect. Il réclame de les rencontrer un à un. Il veut sentir l'être humain qui est en chacun. Prendre en compte le parcours de l'individu, son bonheur ou son aigreur de devoir jouer au sein d'un orchestre. Il sait trouver les mots. Il leur offre une nouvelle chance. Les entraîne dans un travail intensif de trois mois de répétitions. Et le jour du concert, en dépit de la peur qui le saisit avant d'entrer dans la lumière, il se laisse inspirer, conduisant de mémoire, tout au ressenti de l'instant. Et l'orchestre se laisse happer.

Léa, la biographe, casse la continuité chronologique suivie jusqu'à ce moment pour explorer d'autres événements difficiles de la vie de Luis. Comme cette fois où, à trente-

cinq ans, il est invité à diriger un orchestre en Allemagne. Que faire quand le timbalier décale le rythme de son intervention ? Suivi par les cuivres qui accentuent l'écart, sans que les cordes favorables au maestro ne réussissent à sauver l'œuvre. Une débâcle dont Luis apprend un peu plus tard qu'elle a été organisée par un confrère, aux yeux de qui un handicapé, par sa présence même et ses pathétiques mouvements, déshonore le rôle du chef d'orchestre. L'éreintement des critiques est total, le rejet des musiciens de l'orchestre aussi. Atterré, Luis décide de renoncer et disparaît pendant huit mois. Il faudra un concours de circonstances pour qu'il renoue avec sa passion. Dans un magasin d'antiquités, un cahier tombe à ses pieds. Un recueil de partitions aux annotations visionnaires écrites par un frère d'âme. Il ne peut résister à cet appel de la musique. Il reprend contact avec son professeur de direction d'orchestre qui lui conseille de rejoindre Sergiu Celibidache qui accepte quelques élèves. Ce maître exigeant et amical rebranche en lui une fibre poétique et une liberté brimée par les habitudes prises au conservatoire. Luis prend conscience de l'orgueil qui lui a fait oublier que les échecs font partie d'un parcours de vie et qu'ils sont parfois plus édifiants que les succès.

Luis est conscient que Léa cherche *«les failles de son parcours»*. Il repense à un moment particulier après une carrière qui a fait de lui un *«conductor»* repéré et très demandé. Moment d'absence à nouveau. Pour un séjour en clinique cette fois, qu'il a justifié par une erreur dans le dosage de médicaments que son corps abîmé impose. Comment avouer à qui que ce soit qu'il ait si tardivement succombé à la drogue ? Dans sa jeunesse, dans les caves de Saint-Germain-des-Prés, il avait eu l'occasion

de l'expérimenter. Mais ce fut éphémère. Là, c'était sérieux et il dut se faire aider pour sortir de la dépendance.

Rattrapé par des souvenirs qui le questionnent, Luis doute soudain du processus engagé avec Léa. Il n'a jamais voulu examiner sa vie. *«Des choses trop difficiles ont été le moteur de ce que je suis devenu et, sans doute, de ce que je ne suis pas devenu»*. Dans une lettre qu'il adresse à la biographe, il se pose des questions sur le bégaiement de l'histoire, ses avancées, ses retours en arrière, sur le rôle de l'art et des artistes. Chacun a des raisons de vouloir témoigner. Lui pour ce qu'il tient secret et qu'il confiera peut-être... Elle, cela reste énigmatique... Il remet en cause la pertinence du projet.

De son côté, elle sait qu'il lui faut aborder le plus difficile... Elle a appris par la presse ce qui s'est passé, mais ne l'a jamais entendu en parler. Avant le drame, elle avait heureusement déposé auprès de son assistante son projet de biographie. Sinon, serait-elle là aujourd'hui ? Car, après l'horreur, il *«s'était emmuré dans sa maison, presque symboliquement enterré»*... Elle ignore que le cauchemar est toujours là, qui revient encore et encore. Il est debout après l'explosion. Ce moment où ne restent autour de lui que des corps décharnés et brûlés au milieu des morceaux de violoncelles, de violons, de tubas, de cors, d'instruments plus ou moins reconnaissables. Ces hommes et ces femmes, les musiciens de l'Orchestre du Monde. *«Son orchestre, son amour, son engagement dans la musique»*. Celui qu'il a constitué pour apporter paix et consolation partout où la barbarie exterminait les hommes. *«Luis, rendu provisoirement sourd par l'explosion, tint longtemps le corps inerte d'Emilie entre ses bras»*.

Immobile, défiant la mort, détruit intérieurement. Comment survivre à l'anéantissement de l'orchestre et à la mort d'Emilie ?

Emilie, l'amour de Luis. Pendant des années de rencontres éphémères avec des femmes grisées par la musique, qui ne voient plus les tares du maestro, celui-ci papillonne et se laisse envoûter.

Cela va durer jusqu'au moment où il réalise à quel point ces instants de vertige sont insatisfaisants et le laissent à chaque fois un peu plus seul. Il a cinquante ans quand quelqu'un lui parle d'un « cabinet matrimonial » à la rigueur toute allemande. Il remplit un questionnaire de trois cents questions et triche sur celles du handicap et de la célébrité. Il note être Louis, un cinquantenaire attirant, vendeur de disques. Heureusement, l'envoi de photos est déconseillé pour prendre le temps de se découvrir sur le mode épistolaire. Après huit mois d'échanges de lettres avec une femme de trente-huit ans, nommée Emilie, pendant lesquels ils ne se connaissent que par leurs prénoms, elle confie être violoncelliste et jouer dans un quatuor. Luis épluche tous les programmes et assiste à l'un de leurs concerts sans se faire connaître. Très ému par la femme et par la musicienne qu'il découvre, il veut lui avouer la vérité sur sa réelle identité. Mais incapable de trouver les mots, il extirpe une partition d'une malle où il enferme ses compositions, un secret dont il n'a encore jamais parlé à personne. Une musique qui s'est imposée, lui faisant vivre une sorte de dédoublement, une musique qu'il estime incapable d'être entendue par des oreilles d'aujourd'hui et qui devra attendre d'être audible. Pourtant, sans hésitation, il met les deux feuilles sous enveloppe accompagnées d'un petit mot :

«Une petite pièce composée par un ancêtre à moi. J'espère qu'elle vous plaira». Enamouré, il attend sa réaction, mais elle ne fera aucun commentaire, pas même après qu'ils se soient rencontrés. Elle la jouera sur scène, à l'improviste, des années plus tard.

Dans ses lettres, parmi tous les interprètes qu'elle apprécie, Emilie confie son admiration pour le maestro Luis Nelta-Burgo et son souhait de jouer un jour sous sa direction. Information qui met Luis dans une situation intenable quand vient le temps d'être mis en présence. Ne sachant quoi faire, il joue le tout pour le tout. Il lui donne rendez-vous à un concert qu'il donne. La laissant seule, une place vide à côté d'elle, tandis qu'il dirige l'orchestre. Il sait le risque qu'il prend. Il joue pour elle. Il met toute son âme dans le «Requiem de Mozart» et la salle reste suspendue après la dernière note avant que n'éclatent enfin les applaudissements. C'est dans la bousculade devant la loge qu'ils échangent leurs premiers regards. Suit un improbable jeu de cache-cache avant de se retrouver in-extremis. Le mensonge de Louis, l'homme qu'elle croyait connaître à travers sa correspondance, est aveuglant. Leur premier dîner frôle plusieurs fois la rupture. Et Luis a la sensation de perdre celle qu'il voit déjà comme sa future femme. Torture. Emilie réclame un délai et disparaît, laissant son prétendant à l'incertitude la plus totale.

Enfin Luis est prêt à raconter à Léa sa rencontre avec Emilie. Sans omettre la difficulté du début (quatre mois et plus d'une dizaine de lettres pour convaincre la jeune femme de le revoir), mais en insistant sur la beauté de ce qui suit, leurs années de vie ensemble. C'est la période de son ascension dans le monde

des orchestres philharmoniques, le temps d'une célébrité grandissante. Un temps de succès, de flatteries, de l'adulation de certaines femmes. Les années filent dans un tourbillon qui occulte tout le reste. Et Emilie reste aveugle à ce que devient son compagnon, toute à sa joie de le voir triompher des préjugés et d'accéder à une réussite méritée. Jusqu'au jour, treize ans après le début de leur union, où Luis ne rentre à leur domicile qu'au matin, ayant succombé à la séduction d'une jeune femme éblouissante. L'appartement est vide et les affaires d'Emilie envolées. Foudroyé par les conséquences de sa propre bêtise, Luis perd le sens de sa vie. Il passe une année difficile face à ses démons, sans nouvelles de sa femme, honorant ses engagements en Europe et aux États-Unis. Puis une année encore, avec toujours plus de concerts, d'errances, de dépression.

Un jour, une invitation arrive de Caracas. Celle d'Antonio Abreu, un économiste vénézuélien qui, depuis les années soixante-dix, offre des instruments de musique aux enfants des quartiers défavorisés, dont la plupart n'ont aucun avenir social. Diriger l'orchestre «El Sistema» composé de ces jeunes musiciens est un choc. Leur interprétation est jouissive et dégage une vraie joie. Le bouleversement ressenti fait naître chez Luis l'ombre d'une idée qu'il n'arrive pas à saisir tout de suite. Quelques semaines plus tard, pendant lesquelles il ne cesse de rêver d'Emilie, l'ombre se dissipe et l'intention se dégage, précise. Il sait désormais ce qu'il va faire au lieu de jouer au maestro avec les plus grands orchestres du monde. Et ça, il ne peut le faire sans Emilie.

Ainsi va naître l'«Orchestre du Monde», leur œuvre commune, que Luis dirigera et où Emilie jouera du violoncelle. Un orchestre

composé de musiciens de multiples nationalités, sans cesse renouvelé, destiné à «*aller jouer partout où les humains souffrent, où la musique n'a pas sa place... pour y apporter l'apaisement de l'âme... Pendant quinze ans, la vie enchaînait ces minutes en terres étrangères... dans la joie, dans la folie, tout était excessif*». Un des musiciens dit à Luis un jour : «*Je n'avais jamais vécu cette sensation de voir tout instant présent qui te saute à la gorge et te fait cracher ce que tu as de plus intense dans les tripes, comme si tu allais mourir la seconde d'après...*» En Afrique, au cœur de New York après le 11 septembre, en Algérie, en Irak, en Haïti, à La Nouvelle-Orléans, partout dans le monde, au milieu de guerres, parmi les ruines, sous les bombes, après des séismes, dans des camps de réfugiés, la musique résonne. Avec comme signature, «Libertango». La bombe en Syrie n'anéantira pas ce qui animait tous ces hommes et ces femmes. L'esprit de l'Orchestre survivra à sa totale destruction grâce aux trois Orchestres du Monde qui renaîtront, reconstitués par l'enthousiasme de nouveaux musiciens et l'élan de fervents jeunes chefs.

Il est difficile en quelques pages de témoigner de la richesse et du foisonnement du roman «Libertango». Le personnage de Luis Nelta-Burgo est plongé dans un monde musical si réel que le lecteur oublie souvent que le héros est fictif. Il s'attache à lui et, à sa suite, pénètre dans les coulisses des concerts, au cœur de la vie des grands orchestres, sur l'estrade des plus prestigieux maestros, entre les lignes des partitions. La lecture est silencieuse et, pourtant, l'écriture nous fait entendre les moindres nuances des mouvements des grandes œuvres. «*Les sons suintent, les bois dégoulinent, les cuivres s'ébrouent, alors les cordes déploient*

leurs ailes à la surface de sa peau et les frissons s'enchaînent... »

« Libertango » est une belle histoire de résilience à travers une passion pour la musique. Un combat contre l'injustice de la vie, la prison d'une infirmité, la haine d'une famille. A travers la rencontre de musiciens généreux, un jeune homme handicapé se révèle à lui-même, étudie, lit et dirige les plus belles symphonies et, tout au long d'une longue vie de chef d'orchestre, rend au monde ce que la

musique lui a donné. La liberté, l'amour, la joie, l'apaisement de l'âme.

JACQUELINE CAUËT

(¹) Frédérique Deghelt a arrêté la télévision en 2009 pour se consacrer à l'écriture. Elle a publié des romans et des recueils de photos et de poèmes. Libertango est son septième roman.

**“LIBERTANGO” : roman de
FRÉDÉRIQUE DEGHELT, Editions
Actes Sud, 319 pages, 22,50 €.**